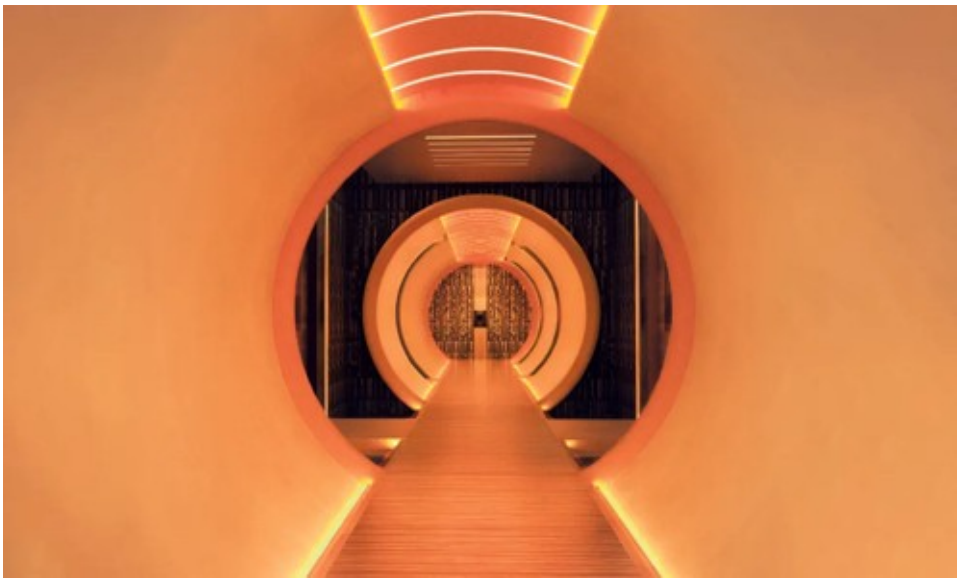
Les "preppers" super-riches se préparent à se sauver de l'apocalypse.



Il est temps de se mettre à l'abri... si vous avez de l'argent. Photographie : Terravivos/Observer Design

> *Les milliardaires de la technologie achètent des bunkers luxueux et engagent des militaires pour survivre à l'effondrement de la société qu'ils ont contribué à créer, mais comme tout ce qu'ils font, cela a des conséquences inattendues.*

Douglas Rushkoff. 4 Sep 2022 - dernière modification 11 Jan 2023.

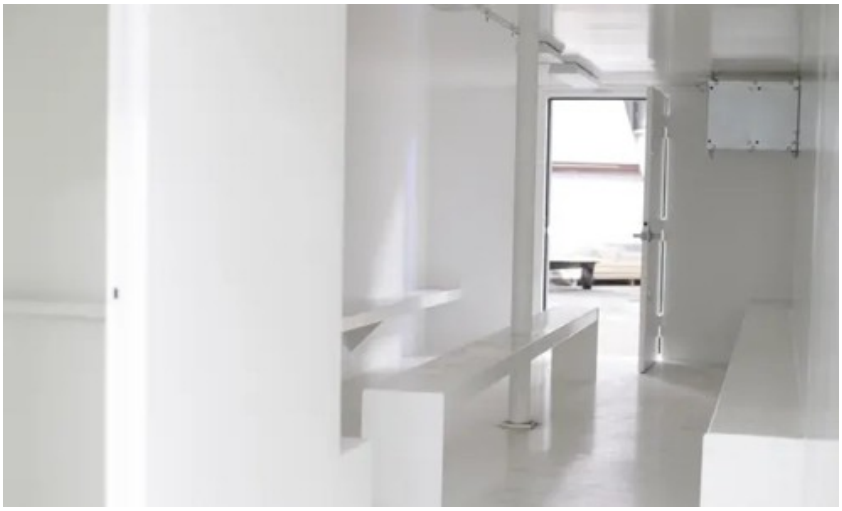
En tant qu'humaniste qui écrit sur l'impact de la technologie numérique sur nos vies, on me prend souvent pour un futurologue. Les personnes les plus intéressées à m'engager pour mes opinions sur la technologie sont généralement moins préoccupées par la création d'outils qui aident les gens à mieux vivre dans le présent que par l'identification de la prochaine grande chose qui leur permettra de les dominer à l'avenir. Je ne réponds généralement pas à leurs demandes. Pourquoi aider ces types à ruiner ce qu'il reste de l'internet, et encore moins de la civilisation ?

Pourtant, il suffit parfois d'une combinaison de curiosité morbide et d'argent pur et dur pour me faire monter sur une scène devant l'élite technologique, où j'essaie de leur faire entendre raison sur la manière dont leurs entreprises affectent nos vies dans le monde réel. C'est ainsi que je me suis retrouvé à accepter une invitation à m'adresser à un groupe mystérieusement décrit comme des "parties prenantes ultra-riches", en plein milieu du désert.

Une limousine m'attendait à l'aéroport. Alors que le soleil commençait à descendre à l'horizon, j'ai réalisé que j'étais dans la voiture depuis trois heures. Quel type de fonds spéculatif riche conduirait aussi loin de l'aéroport pour une conférence ? C'est alors que je l'ai vu. Sur un chemin parallèle à l'autoroute, comme s'il courait contre nous, un petit avion à réaction s'apprêtait à atterrir sur un terrain d'aviation privé. C'était évident.

Le lendemain matin, deux hommes vêtus de polaires Patagonia assorties sont venus me chercher dans une voiturette de golf et m'ont conduit à travers les rochers et les broussailles jusqu'à une salle de réunion. Ils m'ont laissé boire du café et me préparer dans ce que je pensais être ma salle verte. Mais au lieu de m'équiper d'un micro ou de m'amener sur une scène, c'est mon public qui est venu à moi. Ils se sont assis autour de la table et se sont présentés : cinq hommes super riches -

oui, tous des hommes - de l'échelon supérieur du monde de l'investissement technologique et des fonds spéculatifs. Au moins deux d'entre eux étaient milliardaires. Après quelques échanges, je me suis rendu compte qu'ils n'étaient pas intéressés par le discours que j'avais préparé sur l'avenir de la technologie. Ils étaient venus pour poser des questions.



Un abri en construction à la Rising S Company à Murchison, Texas. Photographie : Bloomberg/Getty Images

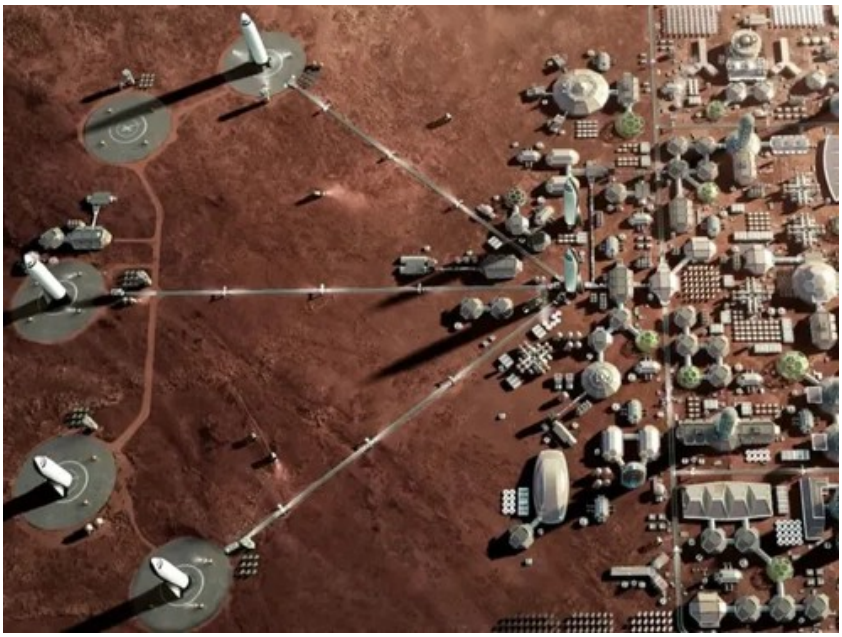
Elles ont commencé de manière assez inoffensive et prévisible. Bitcoin ou ethereum ? Réalité virtuelle ou réalité augmentée ? Qui sera le premier à utiliser l'informatique quantique, la Chine ou Google ? Elles ont fini par aborder leur véritable sujet de préoccupation : Nouvelle-Zélande ou Alaska ? Quelle région sera la moins touchée par la crise climatique à venir ? La situation n'a fait qu'empirer à partir de là. Quelle est la plus grande menace : le réchauffement climatique ou la guerre biologique ? Combien de temps faut-il prévoir pour survivre sans aide extérieure ? Un abri doit-il avoir sa propre alimentation en air ? Quelle est la probabilité de contamination des eaux souterraines ? Enfin, le PDG d'une maison de courtage a expliqué qu'il avait presque terminé la construction de son propre système de bunker souterrain et a posé la question suivante : "Comment maintenir l'autorité sur ma force de sécurité après l'événement ? L'événement. C'était leur euphémisme pour désigner l'effondrement de l'environnement, les troubles sociaux, l'explosion nucléaire, la tempête solaire, le virus imparable ou le piratage informatique malveillant qui détruit tout.

Cette seule question nous a occupés pendant le reste de l'heure. Ils savaient que des gardes armés seraient nécessaires pour protéger leurs enceintes contre les pillards et les foules en colère. L'un d'entre eux avait déjà obtenu qu'une douzaine de Navy Seals se rendent dans son enceinte s'il leur donnait le bon signal. Mais comment paierait-il les gardes une fois que même son crypto ne vaudrait plus rien ? Qu'est-ce qui empêcherait les gardes de choisir leur propre chef ?

Les milliardaires ont envisagé d'utiliser des serrures à combinaison spéciale qu'ils seraient les seuls à connaître. Ou de faire porter aux gardes une sorte de collier disciplinaire en échange de leur survie. Ou encore de construire des robots qui serviraient de gardes et de travailleurs - si cette technologie pouvait être développée "à temps".
J'ai essayé de les raisonner. J'ai présenté des arguments pro-sociaux en faveur du partenariat et de la solidarité comme étant les meilleures approches pour relever nos défis collectifs à long terme. J'ai expliqué que pour que vos gardes fassent preuve de loyauté à l'avenir, il fallait les traiter comme des amis dès maintenant. N'investissez pas seulement dans les munitions et les clôtures électriques, mais aussi dans les personnes et les relations. Ils ont roulé des yeux devant ce qui devait leur sembler être de la philosophie hippie.

Il s'agissait probablement du groupe le plus riche et le plus puissant que j'aie jamais rencontré. Pourtant, ils étaient là, à demander à un théoricien marxiste des médias des conseils sur l'endroit et la manière de configurer leurs bunkers de l'apocalypse. C'est à ce moment-là que j'ai compris : du moins en ce qui concerne ces messieurs, il s'agissait d'un discours sur l'avenir de la technologie.

S'inspirant du fondateur de Tesla, Elon Musk, qui veut coloniser Mars, de Peter Thiel, de Palantir, qui veut inverser le processus de vieillissement, ou des développeurs d'intelligence artificielle Sam Altman et Ray Kurzweil qui téléchargent leur esprit dans des superordinateurs, ils se préparaient à un avenir numérique qui n'avait pas tant pour but de rendre le monde meilleur que de transcender la condition humaine. Leur extrême richesse et leurs privilèges les ont rendus obsédés par l'idée de s'isoler du danger réel et présent du changement climatique, de l'élévation du niveau de la mer, des migrations de masse, des pandémies mondiales, de la panique nativiste et de l'épuisement des ressources. Pour eux, l'avenir de la technologie ne tient qu'à une chose : échapper au reste d'entre nous.



Proposition d'une colonie martienne par la société d'Elon Musk, SpaceX. Photographie : SpaceX

Ces personnes ont autrefois inondé le monde de plans d'affaires follement optimistes sur la façon dont la technologie pourrait bénéficier à la société humaine. Aujourd'hui, ils ont réduit le progrès technologique à un jeu vidéo que l'un d'entre eux gagne en trouvant l'issue de secours. S'agira-t-il de Jeff Bezos migrant dans l'espace, de Thiel dans son complexe néo-zélandais ou de Mark Zuckerberg dans son métavers virtuel ? Et ces milliardaires catastrophistes sont les gagnants présumés de l'économie numérique, les champions supposés de la survie du plus fort dans le monde des affaires, qui alimente la plupart de ces spéculations.

Ce que j'ai compris, c'est que ces hommes sont en fait les perdants. Les milliardaires qui m'ont appelé dans le désert pour évaluer leurs stratégies de bunker ne sont pas tant les vainqueurs du jeu économique que les victimes de ses règles perversement limitées. Plus que tout, ils ont succombé à un état d'esprit dans lequel "gagner" signifie gagner suffisamment d'argent pour s'isoler des dommages qu'ils créent en gagnant de l'argent de cette manière. C'est comme s'ils voulaient construire une voiture qui va assez vite pour échapper à son propre échappement.
Pourtant, cette évasion de la Silicon Valley - appelons-la "The Mindset" - encourage ses adeptes à croire que les gagnants peuvent en quelque sorte laisser le reste d'entre nous derrière eux.

Jamais auparavant les acteurs les plus puissants de notre société n'ont supposé que l'impact principal de leurs propres conquêtes serait de rendre le monde lui-même invivable pour tous les autres. Jamais non plus ils n'ont disposé des technologies leur permettant de programmer leurs sensibilités dans le tissu même de notre société. Le paysage est peuplé d'algorithmes et d'intelligences qui encouragent activement ces perspectives égoïstes et isolationnistes. Ceux qui sont assez sociopathes pour les adopter sont récompensés par de l'argent et le contrôle qu'ils exercent sur le reste d'entre nous. Il s'agit d'une boucle de rétroaction qui se renforce d'elle-même. C'est nouveau.

Amplifié par les technologies numériques et la disparité de richesse sans précédent qu'elles permettent, l'état d'esprit permet d'externaliser facilement les préjudices causés à autrui et inspire un désir correspondant de transcendance et de séparation d'avec les personnes et les lieux qui ont été abusés.

Cependant, au lieu de se contenter de nous dominer éternellement, les milliardaires qui se trouvent au sommet de ces pyramides virtuelles recherchent activement la fin du jeu. En fait, comme l'intrigue d'une superproduction Marvel, la structure même de l'état d'esprit exige une fin. Tout doit se résoudre en un ou en zéro, en un gagnant ou en un perdant, en un sauvé ou en un damné. Des catastrophes réelles et imminentes, de l'urgence climatique aux migrations de masse, soutiennent la mythologie, offrant à ces super-héros en herbe l'opportunité de jouer le final dans leur propre vie. Car l'état d'esprit inclut également la certitude, fondée sur la foi, de la Silicon Valley de pouvoir développer une technologie qui, d'une manière ou d'une autre, brisera les lois de la physique, de l'économie et de la morale pour leur offrir quelque chose de mieux encore qu'un moyen de sauver le monde : un moyen d'échapper à l'apocalypse qu'ils ont eux-mêmes provoquée.

Au moment où j'ai pris mon vol de retour pour New York, j'avais l'esprit agité par les implications de l'état d'esprit. Quels étaient ses principaux principes ? Qui en étaient les vrais adeptes ? Que pouvons-nous faire, le cas échéant, pour y résister ? Avant même d'avoir atterri, j'ai publié un article sur mon étrange rencontre, qui a eu un effet surprenant.
Presque immédiatement, j'ai commencé à recevoir des demandes de renseignements de la part d'entreprises s'adressant aux milliardaires préparateurs, qui espéraient toutes que je les introduirais en leur nom auprès des cinq hommes dont j'avais parlé. J'ai entendu parler d'un agent immobilier spécialisé dans les propriétés à l'abri des catastrophes, d'une entreprise qui prend des réservations pour son troisième projet d'habitations souterraines et d'une société de sécurité qui propose diverses formes de "gestion des risques".

Mais le message qui a retenu mon attention est venu d'un ancien président de la chambre de commerce américaine en Lettonie. JC Cole a été témoin de la chute de l'empire soviétique et de ce qu'il a fallu faire pour reconstruire une société active presque à partir de zéro. Il a également été propriétaire des ambassades des États-Unis et de l'Union européenne et a beaucoup appris sur les systèmes de sécurité et les plans d'évacuation. "Vous avez certainement créé un nid d'abeilles", a-t-il commencé le premier courriel qu'il m'a adressé. Je pense que vous avez raison de conseiller de "traiter ces gens très bien, tout de suite", mais le concept peut être élargi et je pense qu'il existe un meilleur système qui donnerait de bien meilleurs résultats".

Il était convaincu que "l'événement" - un cygne gris ou une catastrophe prévisible déclenchée par nos ennemis, Mère Nature ou simplement par accident - était inévitable. Il avait effectué une analyse Swot - forces, faiblesses, opportunités et menaces - et conclu que se préparer à une calamité exigeait que nous prenions les mêmes mesures que celles visant à la prévenir. "Par coïncidence", explique-t-il, "je suis en train de mettre en place une série de fermes-refuges dans la région de New York. Elles sont conçues pour gérer au mieux un "événement" et bénéficier à la société en tant que fermes semi-organiques. Toutes deux sont situées à moins de trois heures de route de la ville - suffisamment proches pour qu'on puisse s'y rendre quand cela se produira".

Jeff Bezos, le patron d'Amazon, fait partie des barons de la technologie qui mènent la course privatisée vers l'espace. Photographie : Joe Skipper/Reuters

Il s'agissait d'un "prepper" doté d'une habilitation de sécurité, d'une expérience de terrain et d'une expertise en matière de durabilité alimentaire. Il pensait que la meilleure façon de faire face à la catastrophe imminente était de changer dès maintenant la façon dont nous nous traitons les uns les autres, l'économie et la planète, tout en développant un réseau de communautés agricoles résidentielles secrètes et totalement autosuffisantes pour les millionnaires, gardées par des Navy Seals armés jusqu'aux dents.

JC développe actuellement deux fermes dans le cadre de son projet de refuge. La première ferme, située à l'extérieur de Princeton, est son modèle de démonstration et "fonctionne bien tant que la fine ligne bleue fonctionne". La seconde, quelque part dans les Poconos, doit rester secrète. "Moins il y a de gens qui connaissent l'emplacement, mieux c'est", explique-t-il, avec un lien vers l'épisode de La Quatrième Dimension dans lequel des voisins paniqués pénètrent dans l'abri antiatomique d'une famille lors d'une alerte nucléaire. "La valeur première de l'abri est la sécurité opérationnelle, surnommée OpSec par les militaires. Si/quand la chaîne d'approvisionnement se rompt, la population ne recevra plus de nourriture. Covid-19 nous a réveillés lorsque les gens ont commencé à se battre pour du papier hygiénique. En cas de pénurie de nourriture, la situation sera vicieuse. C'est pourquoi ceux qui sont assez intelligents pour investir doivent être furtifs".

JC m'a invité à me rendre dans le New Jersey pour voir la réalité. Portez des bottes", m'a-t-il dit, "le sol est encore humide". "Le sol est encore humide. Puis il m'a demandé : "Vous tirez ?"

La ferme elle-même servait de centre équestre et de centre d'entraînement tactique, en plus de l'élevage de chèvres et de poulets. JC m'a montré comment tenir et tirer avec un Glock sur une série de cibles extérieures en forme de méchants, tout en se plaignant de la façon dont la sénatrice Dianne Feinstein avait limité le nombre de balles que l'on pouvait légalement mettre dans un chargeur pour cette arme de poing. JC s'y connaissait. Je l'ai interrogé sur divers scénarios de combat. "La seule façon de protéger sa famille, c'est en groupe", m'a-t-il dit. C'était là tout l'intérêt de son projet : réunir une équipe capable de s'abriter sur place pendant un an ou plus, tout en se défendant contre ceux qui ne se sont pas préparés. JC espérait également former de jeunes agriculteurs à l'agriculture durable et obtenir au moins un médecin et un dentiste pour chaque site.

Sur le chemin du retour vers le bâtiment principal, JC m'a montré les protocoles de "sécurité à plusieurs niveaux" qu'il avait appris en concevant les propriétés des ambassades : une clôture, des panneaux "pas d'intrusion", des chiens de garde, des caméras de surveillance... tout cela pour décourager les confrontations violentes. Il fait une pause d'une minute en regardant la route. "Honnêtement, je suis moins préoccupé par les gangs armés que par la femme au bout de l'allée qui tient un bébé et demande de la nourriture. Il marque une pause et soupire : "Je ne veux pas être confronté à ce dilemme moral."

C'est pourquoi la véritable passion de JC n'était pas seulement de construire quelques centres de retraite isolés et militarisés pour des millionnaires, mais de créer des prototypes d'exploitations agricoles locales durables qui pourraient servir de modèle à d'autres et, en fin de compte, contribuer à rétablir la sécurité alimentaire régionale en Amérique. Le système de livraison "juste à temps" privilégié par les conglomérats agricoles rend la majeure partie du pays vulnérable à une crise aussi mineure qu'une panne d'électricité ou un arrêt des transports. Parallèlement, la centralisation de l'industrie agricole a rendu la plupart des exploitations totalement dépendantes des mêmes longues chaînes d'approvisionnement que les consommateurs urbains. "La plupart des

producteurs d'œufs ne peuvent même pas élever de poules", explique JC en me montrant ses poulaillers. "Ils achètent des poussins. J'ai des coqs.

JC n'est pas un écologiste hippie, mais son modèle d'entreprise repose sur le même esprit communautaire que celui que j'ai essayé de transmettre aux milliardaires : le moyen d'empêcher les hordes affamées de prendre d'assaut les portes est de leur assurer la sécurité alimentaire dès maintenant. Ainsi, pour 3 millions de dollars, les investisseurs n'obtiennent pas seulement un complexe de haute sécurité dans lequel ils pourront survivre à l'épidémie, à la tempête solaire ou à l'effondrement du réseau électrique qui s'annoncent. Ils obtiennent également une participation dans un réseau potentiellement rentable de franchises agricoles locales qui pourraient réduire la probabilité d'un événement catastrophique. Son entreprise fera de son mieux pour qu'il y ait le moins possible d'enfants affamés à l'entrée lorsque le moment sera venu de fermer.

Jusqu'à présent, JC Cole n'a pu convaincre personne d'investir dans American Heritage Farms. Cela ne signifie pas que personne n'investit dans de tels projets. C'est simplement que ceux qui attirent le plus d'attention et d'argent n'ont généralement pas ces composantes coopératives. Elles s'adressent plutôt aux personnes qui veulent faire cavalier seul. La plupart des milliardaires ne veulent pas avoir à apprendre à s'entendre avec une communauté d'agriculteurs ou, pire, à dépenser leurs gains pour financer un programme national de résilience alimentaire. L'état d'esprit qui exige des refuges est moins préoccupé par la prévention des dilemmes moraux que par le fait de les garder à l'abri des regards.

Piscine de bunkers de Vivos. Vivos espère équiper ses bunkers de piscines et de salles de sport. Photographie : Terravivos

Beaucoup de ceux qui recherchent sérieusement un havre de paix font simplement appel à l'une des nombreuses sociétés de construction de bunkers pour enterrer un bunker préfabriqué revêtu d'acier quelque part sur l'une de leurs propriétés existantes. La société Rising S, au Texas, construit et installe des bunkers et des abris anti-tornade à partir de 40 000 dollars pour une cachette d'urgence de 2,5 mètres sur 2,5 mètres, jusqu'à la série de luxe "Aristocrat", d'une valeur de 8,3 millions de dollars, qui comprend une piscine et une piste de bowling. À l'origine, l'entreprise s'adressait aux familles à la recherche d'abris temporaires en cas de tempête, avant de se lancer dans le commerce de l'apocalypse à long terme. Le logo de l'entreprise, qui comporte trois crucifix, suggère que ses services s'adressent davantage aux évangélistes chrétiens de l'Amérique rouge qu'aux milliardaires de la technologie qui se livrent à des scénarios de science-fiction.

Les installations dans lesquelles la plupart des milliardaires - ou, plus exactement, des aspirants milliardaires - investissent ont quelque chose de beaucoup plus fantaisiste. Une société appelée Vivos vend des appartements souterrains de luxe dans des entrepôts de munitions de la guerre

froide, des silos à missiles et d'autres lieux fortifiés dans le monde entier. Tels des centres de villégiature miniatures du Club Med, ils offrent des suites privées pour les individus ou les familles, ainsi que des espaces communs plus vastes avec piscines, jeux, films et restaurants. Les abris ultra-élites, comme l'Oppidum en République tchèque, prétendent répondre aux besoins de la classe milliardaire et accordent plus d'attention à la santé psychologique à long terme des résidents. Ils proposent des imitations de la lumière naturelle, telles qu'une piscine avec un jardin ensoleillé simulé, une cave à vin et d'autres équipements pour que les riches se sentent comme chez eux.

Toutefois, si l'on y regarde de plus près, la probabilité qu'un bunker fortifié protège réellement ses occupants de la réalité, c'est-à-dire de la réalité, est très faible. Tout d'abord, les écosystèmes fermés des installations souterraines sont extrêmement fragiles. Par exemple, un jardin hydroponique scellé à l'intérieur est vulnérable à la contamination. Les fermes verticales équipées de capteurs d'humidité et de systèmes d'irrigation contrôlés par ordinateur ont fière allure dans les plans d'entreprise et sur les toits des start-ups de la Bay Area ; lorsqu'une palette de terre arable ou une rangée de cultures tourne mal, il suffit de la retirer et de la remplacer. La "chambre de culture" hermétiquement fermée de l'apocalypse ne permet pas de tels changements.

Les inconnues connues suffisent à réduire à néant tout espoir raisonnable de survie. Mais cela ne semble pas empêcher les préparateurs fortunés d'essayer. Le New York Times a rapporté que les agents immobiliers spécialisés dans les îles privées ont été submergés de demandes pendant la pandémie de Covid-19. Les clients potentiels demandaient même s'il y avait assez de terrain pour faire de l'agriculture en plus de l'installation d'une aire d'atterrissage pour hélicoptères. Mais si une île privée peut être un bon endroit pour attendre une épidémie temporaire, la transformer en une forteresse océanique autosuffisante et défendable est plus difficile qu'il n'y paraît. Les petites îles sont totalement dépendantes des livraisons aériennes et maritimes pour les produits de base. Les panneaux solaires et les équipements de filtration de l'eau doivent être remplacés et entretenus à intervalles réguliers. Les milliardaires qui résident dans ces endroits sont plus, et non moins, dépendants de chaînes d'approvisionnement complexes que ceux d'entre nous qui vivent dans la civilisation industrielle.

Les milliardaires qui m'ont demandé des conseils sur leurs stratégies de sortie étaient certainement conscients de ces limites. Tout cela n'était-il pas une sorte de jeu ? Cinq hommes assis autour d'une table de poker, chacun pariant que son plan d'évasion était le meilleur ?
Mais s'ils n'étaient là que pour s'amuser, ils n'auraient pas fait appel à moi. Ils auraient fait venir l'auteur d'une bande dessinée sur l'apocalypse zombie. S'ils voulaient tester les plans de leur bunker, ils auraient engagé un expert en sécurité de Blackwater ou du Pentagone. Ils semblaient vouloir quelque chose de plus. Leur langage allait bien au-delà des questions de préparation aux catastrophes et frôlait la politique et la philosophie : des mots tels qu'individualité, souveraineté, gouvernance et autonomie.

En effet, ce n'était pas tant leurs stratégies de bunker que l'on m'avait demandé d'évaluer que la philosophie et les mathématiques qu'ils utilisaient pour justifier leur volonté de s'échapper. Ils travaillaient sur ce que j'appelle l'équation de l'isolation : pouvaient-ils gagner suffisamment d'argent pour s'isoler de la réalité qu'ils créaient en gagnant de l'argent de cette manière ? Y avait-il une justification valable pour s'efforcer de réussir au point de pouvoir simplement laisser le reste d'entre nous derrière eux - apocalypse ou pas ?

Ou était-ce vraiment leur intention depuis le début ? Peut-être que l'apocalypse est moins quelque chose qu'ils essaient d'échapper qu'une excuse pour réaliser le véritable objectif de The Mindset : s'élever au-dessus des simples mortels et mettre en œuvre l'ultime stratégie de sortie.

Cet article est un extrait de Survival of the Richest, de Douglas Rushkoff, publié par Scribe.